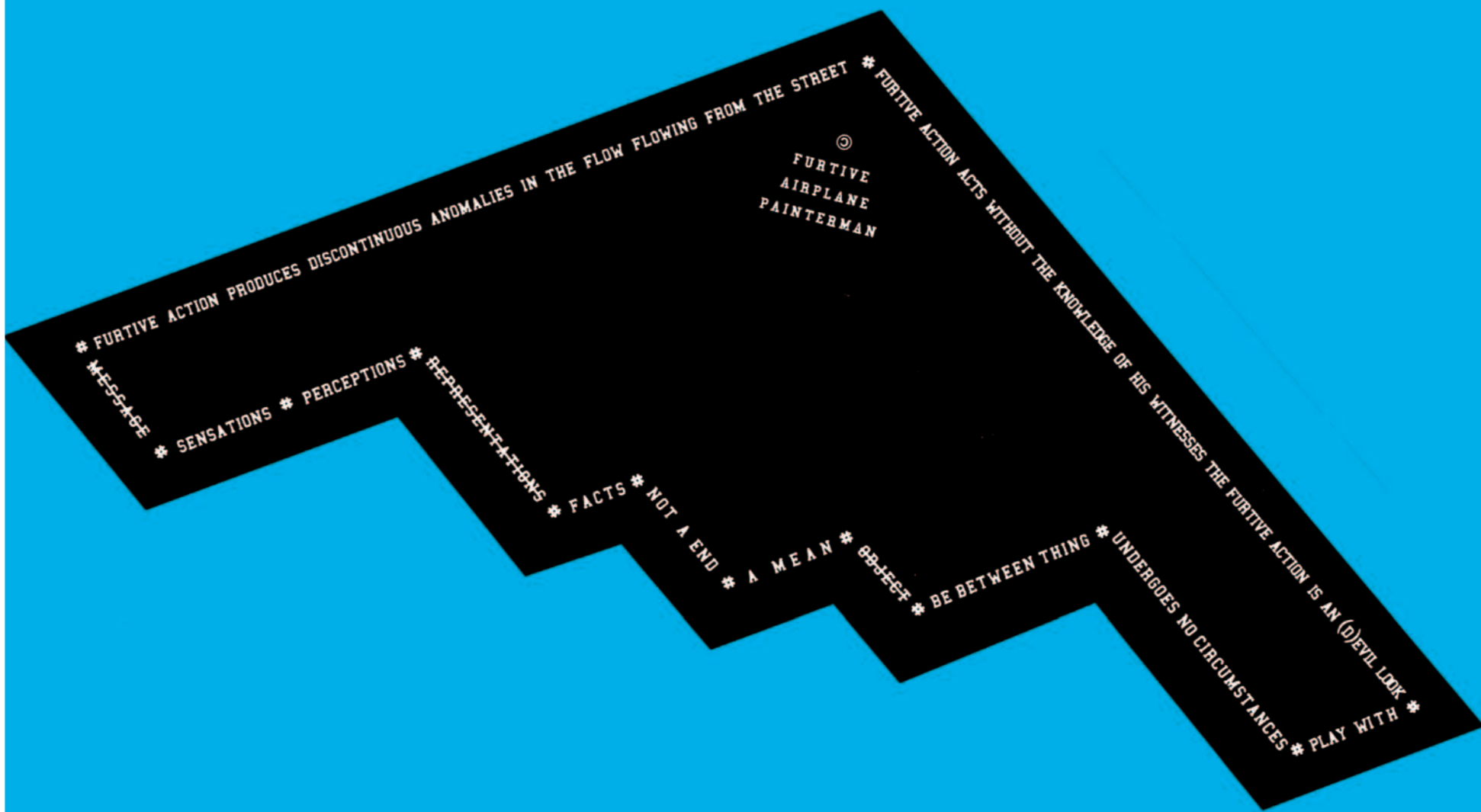




-NADA, pour son second numéro se fait l'écho d'une expérience qui a eu lieu en 2011 à SKOL, le centre des arts actuels de Montréal. À l'initiative de karen elaine spencer, artiste et curator, et d'Anne Bertrand, artiste et coordinatrice à SKOL, des artistes dit furtifs sont invités à «*gosser le furtif*». L'audace du projet réside dans son absence d'objectif, les artistes sont libres, cachet à l'appui, de faire ou ne pas faire, d'être là ou de rester invisible. Le programme de *Gosser le furtif*, soit *faire quelque chose avec plus ou moins de difficulté, dans un but plus ou moins défini et avec des résultats plus ou moins probants* fut accompli joyeusement. Anne, Denis, karen, Painterman, prolongent ici l'expérience, accompagnés de Patrice Loubier, critique d'art et chercheur à l'UQÀM.

*GOSSER LE FURTIF : ANNE BERTRAND, JOCELINE CHABOT, POHANA PYNE FEINBERG, TODD JANES, MICHELLE LACOMBE, DENIS LESSARD, LAURENT MARISSAL, ANNE-MARIE PROULX, JOSH SCHWEBEL, KAREN ELAINE SPENCER, FELICITY TAYLER.

-NADA est diffusée de main en main entre Paris et Montréal, et affichée d'octobre 2012 à mars 2013 dans une vitrine exposée par le centre des arts actuels SKOL à Montréal (visible du lundi au vendredi de 7h à 21h, et les samedis et dimanches de 7h à 18h, au 3^e étage du Belgo, 372, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL)

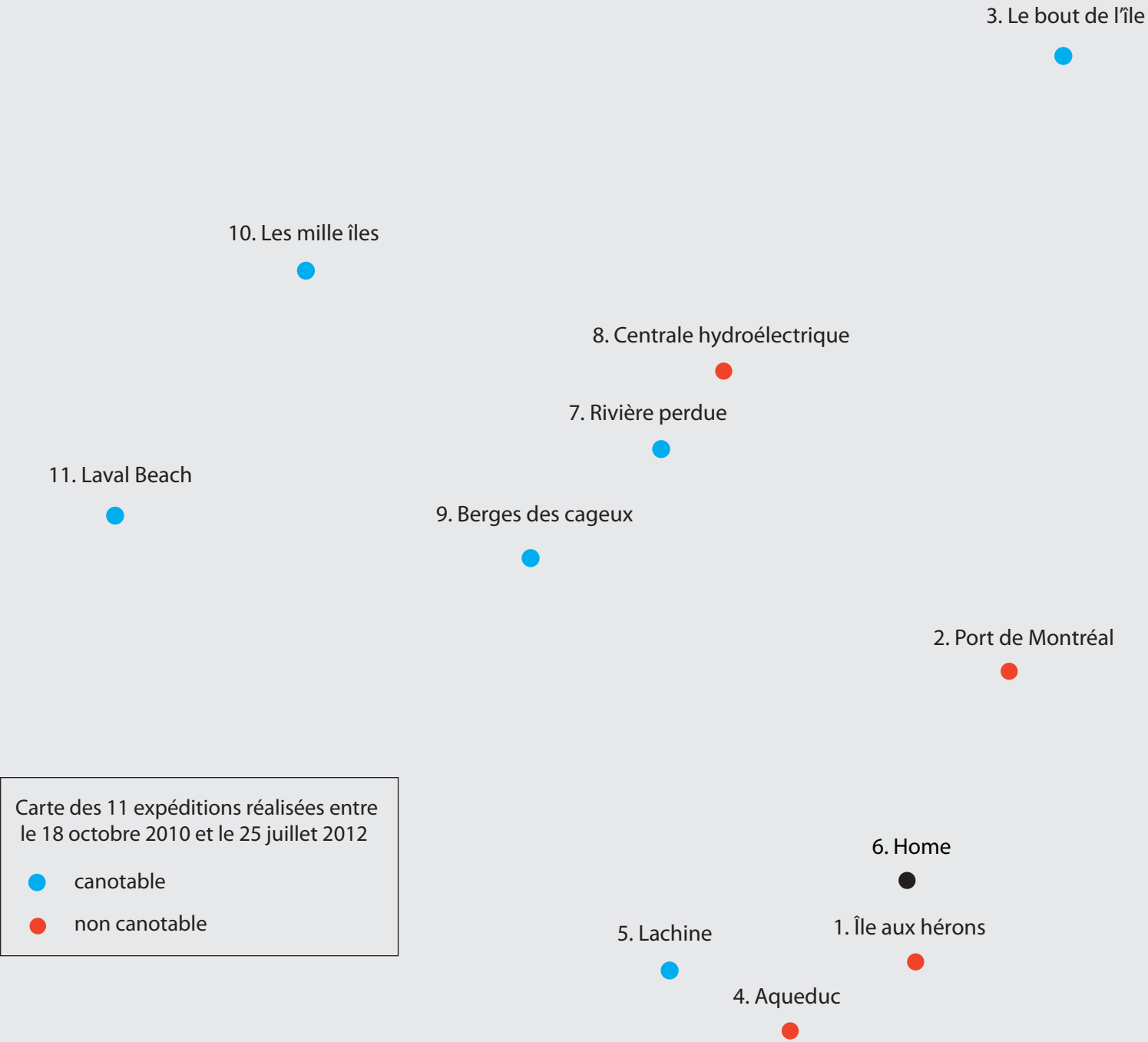
-NADA est disponible sur : <http://www.over-blog.painterman.com>

karen elaine spencer dépose au matin ses rêves inscrits sur un carton récupéré dans les rues de Montréal. Invitée par un centre d'art, elle y passe ses nuits pour n'en sortir qu'avant l'heure d'ouverture. Elle distribue des oranges et dort sur du pain. Pour -NADA, elle peint la une d'un journal Montréalais durant les grèves du printemps. voir aussi : <http://likewritingwithwater.wordpress.com/>



PROJET HOCHELAGA

Circonvolution métaphorique de Montréal et de Laval, îles de l’archipel d’Hochelaga, pour identifier et documenter des emplacements qui permettent la mise à l’eau d’un canot.



Au loin vers la pointe, là où la route tourne, j’aperçois le nouveau tronçon du boulevard St-Jean-Baptiste. Plusieurs des rues dans ce secteur existent depuis moins de vingt ans car à cette époque, j’empruntais une route de campagne pour me rendre jusqu’ici. À 11h20 j’atteins la frontière entre les municipalités de la Rivière des Prairies et de la Pointe-aux-Trembles*. Du côté de la Rivière Perdue, on voit au loin le bout de l’Île Jésus (L’Île de Laval) et plus loin encore, le pont de la Transcanadienne (l’autoroute 40). Une dune de sable s’étend dans la rivière sur une centaine de pieds, d’abord sur le fond desséché et pendant encore une centaine de pieds dans l’eau peu profonde. Plus loin dans la rivière, des centaines d’oiseaux blancs sont debout dans un courant d’à peine quelques pouces d’eau.

*Projet Hochelaga : Expédition No. 3 – Le bout de l’île

Texte extrait du récit de Roger Kenner intitulé Roger Kenner’s *Bike Rides about Town: Back River & Bout de l’Île Ride*, été 1999, 2e de 3 parties; publié sur Internet.

The curve by the point was at St. Jean Baptiste Boulevard, which looked like it had only recently been pushed through. (In fact, many of these streets had been pushed through in the last 20 years, since I first took this route along what was then a country road.) It was 11:20, and I was at the boundary of the Rivière des Prairies and Pointe-aux-Trembles wards*. Looking out on the river, I could see what looked like the end of Ile Jésus (Laval Island) and, further on, the Trans-Canada (Hwy 40) bridge. There was a long sandbar running out into the river, with perhaps 100 feet of dry land and another 100 feet of very shallow water. Hundreds of white birds could be seen standing far out in the stream, in water only inches deep.

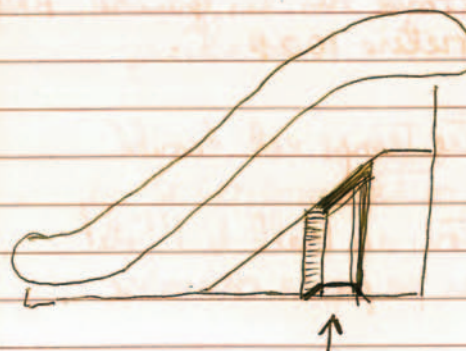
*Hochelaga project: Expedition No. 3 – Le bout de l’île

Text sampled from Roger Kenner’s *Bike Rides about Town: Back River & Bout de l’Île Ride*, Summer 1999, Part 2 of 3; published on the Internet.

Anne Bertrand est aussi une artiste furtive. Salariée elle recycle les chutes de papiers administratifs en mandalas. Dès qu’elle le peut, elle arpente les rives du Saint-Laurent qui cernent Montréal pour faire l’inventaire des rares berges ou rivages d’où l’on peut lancer un canot.

récit et vues : <http://www.annebertrand.info/hochelaga/>

art souterrain

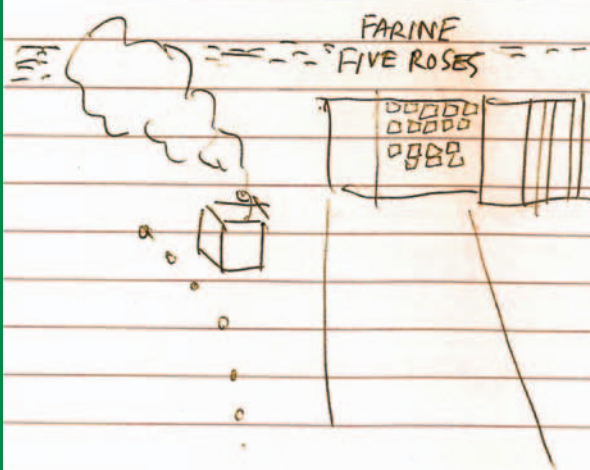
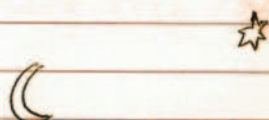


et pendant ce temps je fais
oeuvre dans les couloirs
souterrains

(petite alcôve pour prendre
des notes, sous les escaliers)
Mehles
entrée du Centre Eaton
(après le Ginabon)

5h 22

1^{er} mars



avec un train qui entre en gare

Denis Lessard marche au bord de l'eau en pensant à Thoreau, ou à reculons dans un parc en lisant James Endredy. Il lui arrive de prendre le bus, il s'asperge alors de parfums. Février-mars 2011, il attend une tempête de neige pour passer 24 h dans les réseaux souterrains de Montréal. Il livre ici deux extraits du carnet rédigé durant son micro-hivernage. voir : <http://www.denislessard.ca/>



**Objets visuels non identifiés :
retour sur quelques observations
Contribution pour –NADA**

Fragments d'une enquête, c'est sous ce titre qu'en janvier 2012 j'installais à Skol mon chantier de recherche sur les pratiques furtives, pour un peu de moins deux mois. J'y présentais, entre autres choses, les photographies d'interventions artistiques présumées que j'observe dans l'espace urbain – initiatives anonymes, le plus souvent clandestines, au statut incertain. Pour les fins de cette collecte, j'inverse donc la perspective d'historien ou de critique qui est habituellement la mienne : plutôt que de m'intéresser à des productions déjà homologuées comme artistiques et me parvenant par le filtre des médias ou des expositions, je me tiens à l'affût de toutes ces manifestations créatives qui surgissent inopinément dans la ville sans légende ni autorisation d'aucune sorte, passant autrement sous l'écran radar de la critique et de l'histoire.

Expressions spontanées, initiatives individuelles, manœuvres improvisées, occupations impromptues du mobilier urbain, bricolage de fortune, pochoirs de toutes sortes ou tricot-graffiti : il s'agit de me laisser surprendre par toute forme d'occupation audacieuse et inventive de l'espace urbain qui résiste à une identification immédiate ou trop certaine. Cette indétermination même, aussi provisoire soit-elle, est euphorique : elle met en marche l'imaginaire, elle fait du promeneur un enquêteur et un interprète des signes, un témoin et un dépositaire d'histoires qui partage avec d'autres ses trouvailles, et qu'autrui éclaire parfois sur ses observations. Voici quelques-unes de ces découvertes.

Êtes-vous sûr d'être ici ? Si le Street art et la pub nous ont habitués à la présence de multiples signes au pochoir dans le paysage urbain, celui-ci peut néanmoins surprendre par la question même qu'il adresse au promeneur – question curieusement vide ou sans objet, car comment au fond douter d'être *ici*, c'est-à-dire là où on se trouve ? Et pourtant la question nous est posée comme s'il n'était pas si évident de savoir si l'on se trouve bel et bien là où on croit être.

Koan impromptu ? Proposition d'exercice de méditation *in situ* ? Plaisir de manier le paradoxe inhérent à la signification changeante des termes déictiques – comme cet *ici*, dont le sens varie en fonction du locuteur qui le profère ? Manière de nous rappeler que l'on n'est jamais vraiment présent, présent *ici*, qu'on est toujours un peu ailleurs, en raison du flot ininterrompu de pensées, d'émotions et de préoccupations qui nous agite sans cesse ?

Je découvre l'inscription sur la rue Masson, mais Isabelle Hayeur, que je croise le même jour et qui habite le quartier, me dira avoir aperçu plusieurs occurrences du pochoir tout le long de la rue De Bordeaux. Insistante, l'interrogation se répète de rue en rue : mais plutôt que de communiquer un contenu ou de propager une image, l'énoncé renvoie chaque fois le promeneur à sa propre présence *hic et nunc*.

Lors de l'inauguration de ma résidence, Clément de Gauléjac me dit avoir aperçu une mosaïque du Space Invader à l'école Lanaudière, sur le Plateau Mont-Royal. Je n'ai pas moi-même vu cette intervention,

et je m'étonne de sa présence, puisque Montréal ne figure pas sur le site web de l'artiste (<http://www.space-invaders.com/>) qui répertorie les villes ciblées par l'« invasion planétaire » de ses mosaïques. Clément pense aussi que cette intervention n'est pas le fait de l'artiste, lequel, même en ayant procédé de manière incognito à Montréal, aurait vraisemblablement choisi un site plus central et plus passant dans la ville qu'une petite école de quartier. Quelque temps plus tard, je croise par hasard une connaissance qui m'apprendra au fil de notre échange qu'il est lui-même à l'origine de ce *space invader* montréalais. Comme son fils, me dit-il, est fasciné par ces motifs depuis qu'il est tombé sur le site éponyme de l'artiste, il a décidé de fabriquer avec lui durant l'automne 2011 une mosaïque de *space invader*, qu'ils ont posée nuitamment... sur un mur de l'école Lanaudière, voisine de chez eux. Leur intervention est demeurée en place plus d'une année.



En début d'automne 2011, une mystérieuse intervention défraie la manchette à Montréal : des bornes-fontaines du Plateau Mont-Royal, du Mile-End et du quartier Rosemont sont clandestinement repeintes en or. Des postes de télé, des journaux, des blogues relaient l'affaire. L'initiative n'est pas revendiquée, mais elle trouve une publicité imprévue par la réaction des médias qui contribuent à en propager des images et à susciter des commentaires à son endroit. Or, le geste est précisément intéressant pour la variété des réponses qu'il s'attire, qui révèle les aspects « sensibles » insoupçonnés de l'espace urbain qu'un travail de terrain peut faire résonner à son insu.

Si, dans la blogosphère, plusieurs s'amuse de ces fontaines dorées ou témoignent de leur appréciation enthousiaste, le Service de police de Montréal, en revanche, condamnera l'initiative, en alléguant la gravité du geste. La couleur or dont on a repeint les bornes-fontaines masque en effet la couleur spécifique de chacune d'elle, laquelle est déterminée par un code précis qui indiquerait leur pression d'eau, si bien qu'en cas d'incendie, leur bon usage par les pompiers pourrait se voir compromis, avec à la clé d'éventuels risques pour la sécurité des résidents.

Quel que soit son statut et le sens qu'a pu lui attribué son instigateur, l'initiative interfère donc avec un code utilisé par les services municipaux et, par extension, s'immisce *de facto* dans le fonctionnement des infrastructures publiques; elle interpelle de ce fait, au-delà du seul jugement esthétique de chacun, libre et individuel, la vigilance des forces de l'ordre, activant de ce fait deux cadres d'expérience qui la reçoivent de façon antagoniste selon leurs logiques respectives : la dimension esthétique et le cadre de la loi.

Ces fontaines détournées s'attirent ainsi tout aussi bien la réprobation des forces de l'ordre que l'enthousiasme de l'assentiment esthétique. Entre délit, vandalisme gratuit et tentative louable d'embellissement du mobilier urbain, c'est au final non seulement le statut de l'initiative mais son sens même qui demeure sujet à débat.

Étonnant spectacle à la station de métro Saint-Laurent : la présence d'un amoncellement de chaises colorées posées sens dessus dessous sur le toit de l'abribus frappe par son côté parfaitement farfelu. Deux haut-parleurs, debout sur un des bords de l'édicule, complètent le tout. L'amas désordonné qu'elles composent donne à penser qu'il s'agit d'une intervention clandestine improvisée, non dénué de qualités esthétiques : leurs couleurs vives s'entrechoquent et s'illuminent dans la lumière rasante du couchant. Mais un examen plus attentif contredit aussitôt cette première impression. Loin d'être de banals objets trouvés pour l'occasion, ces chaises évoquent plutôt le raffinement d'une création de design par leur matériau translucide (plexiglas ou fibre de verre), leur finition et leur solide arrimage à une armature métallique fixée au toit de l'abribus. L'intervention n'est manifestement pas l'assemblage de fortune auquel on pense immédiatement. Projet pilote d'embellissement du parc immobilier de la STM ? Audacieux essai de design ? Nulle information n'accompagne l'étonnant montage, et des questions posées aux conducteurs des autobus, aux préposés de la station de métro, à des usagers, et jusqu'à un courriel envoyé à la STM laissés sans réponse, ne me permettront pas d'élucider le mystère. Sur les entrefaites, Paul Devautour, artiste français passé à Montréal, remarquera la troublante ressemblance entre les couleurs des chaises



et celles de la photographie publicitaire vantant la « Sonic » de Chevrolet qui orne un des côtés de l'abribus – sans parler des haut-parleurs qui rappellent ceux qu'on retrouve dans l'image. Il s'agirait donc d'une habile « publicité-concept », l'amas de chaises attirant les regards et amplifiant les couleurs de l'affiche tout en mimant l'esprit de créativité sauvage et débridée du Red Light qui a cours dans ce quartier (l'abribus n'est qu'à un jet de pierres des Foufounes électriques, haut lieu mythique de l'alternative et de la punkitude montréalaise), dont toute la campagne publicitaire s'est inspirée. (Au même moment, Chevrolet s'était attirée la réprobation du milieu du Street art montréalais en raison de réemploi de graffitis de l'artiste Zillon qu'elle avait fait sans autorisation pour cette campagne.) Pour peu que cette hypothèse des plus probable se confirme, le cas montrerait l'étendue des ruses de la pub contemporaine.

Deux occurrences du carré rouge, icône de l'opposition à la hausse des droits de scolarité, sont visibles sur cette photographie, témoignant de la force de pénétration du symbole et de la variété des formats avec lesquels il a été reproduit et propagé tout au long du printemps érable et de l'été qui a suivi.

La première d'entre elles constitue une intervention palimpseste : il s'agit du panneau monté sur la réplique en ciment d'un poste de télévision anonymement installée depuis 2010 environ sur le terrain de la station de métro Mont-Royal. Le deuxième est un petit carré rouge de tissu gainant plusieurs des arbres jouxtant la station de métro Mont-Royal. Enfin, à l'arrière-plan, un pan de tissu rouge est accroché à un balcon. Si la diffusion du carré rouge dans l'espace public, en tant que signe d'adhésion à une cause, n'est pas comme telle assimilable à une œuvre artistique, il n'en reste pas moins qu'elle a donné lieu à une occupation toute créative de l'espace public, et que l'inventivité avec laquelle on l'a disséminé dans de multiples contextes s'est accompagnée d'indéniables effets esthétiques. P.L.



Patrice Loubier, professeur à l'UQAM, est critique et historien d'art ; il étudie plus particulièrement les pratiques qu'il qualifie de furtives. Invité à SKOL en 2012, il transforme l'espace d'exposition en laboratoire. Là, durant la fin de l'hiver, il étudie, écrit, punaise ses documents, organise des rencontres, puis classe, archive et repart glaner, dans les rues, de discrètes œuvres éparpillées.

